

Le Travail photographique de Jean-Jacques Gonzales Jérôme Thélot

*Marie-Antoinette Bissay
Professeure à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Email: marieantoinett.bissay@neuf.fr*

Avant de parler du travail photographique de Jean-Jacques Gonzales, de son art de la photographie, arrêtons-nous quelques instants sur l'œuvre même de Jérôme Thélot, sur son essai, une autre œuvre d'art qui précède *La fiction d'un éblouissant rail continu, journal photographique* de Jean-Jacques Gonzales.

Avec justesse, finesse, délicatesse et une intelligence toute sensible, Jérôme Thélot présente dans ce très bel ouvrage édité à *L'Atelier contemporain* en mars 2020, les photographies et le travail de Jean-Jacques Gonzales, né en 1950 à Oran. Ce dernier enseigne la philosophie durant plusieurs années et publie actuellement des ouvrages de philosophie et d'esthétique des œuvres d'art. Il ne se détache pas de cette orientation dans son activité de photographe débutée en amateur pour devenir ensuite une nécessité fondamentale de sa vie et de son être. Écriture (essais, romans) et photographies portent en elles les questions de l'exil, de la trace, de l'absence, de la présence au réel sensible également. Jérôme Thélot parvient à lier, avec une fluidité particulière, une analyse pointue et dense des photographies et une réflexion esthétique et philosophique sur le travail du photographe. Les deux sont parfaitement entrelacées sans coupure aucune dans le discours. Le lecteur assiste quasi réellement – sans trop de difficultés pour ne pas se sentir hors de cette réalité – à un spectacle vivant commentant avec passion les différents clichés. La voix que le lecteur croit entendre de Jérôme Thélot – est-ce vraiment une illusion ? – l'entraîne au cœur des photographies aux sens propre et figuré du terme comme s'il vivait un véritable voyage tout en restant assis, seul à la table de son bureau. Et, là, le lecteur est emporté de tout son corps-esprit-cerveau par les photographies – il lui semble les vivre et assister à la prise de vue puis au travail de retouches et de reconstructions dans l'atelier – et par le texte bouleversant de Jérôme Thélot. Le lecteur est alors envahi par plusieurs émotions : la sienne propre, celle de la photographie et de l'homme ayant

capté le réel sensible et celle des mots du critique écrits avec sa charge émotionnelle. Photographies et texte quoique de deux auteurs différents se rejoignent et imprègnent le lecteur en lui laissant des marques indélébiles car les mots lus, les prises de vue lui servent désormais de guide dans son approche personnelle du monde. Ces émotions premières et brutes s'estompent après une phase de décantation et de réflexion : le lecteur sera à nouveau seul devant le monde mais véritablement nourri par ces deux artistes. Et, c'est bien la force des mots de Jérôme Thélot ajoutée à celle des photographies qui parvient à faire naître cet « effet de vie », à ébranler durablement le lecteur tant dans sa part intellectuelle qu'émotionnelle, celle d'un être vivant sensible au Beau.

Dès les premières pages, Jérôme Thélot annonce, en toute humilité, son dense projet d'étude :

Or cette tension se marque dans l'art particulier, double lui aussi, qui est ici conduit. D'abord le photographe accueille *ce qui est*, fait droit spontanément aux phénomènes : c'est avec fraîcheur, et à l'improviste, qu'il s'est arrêté, requis, sur le chemin des tournesols, devant les bottes de foin, qu'il s'est émerveillé des escaliers montant du sol, qu'il a trouvé fascinante l'épaisseur du bois de brume au bout du champ, parce qu'il use de son appareil comme d'un organe ingénu qui a pour faculté, en alerte, de se laisser surprendre, de savoir recueillir ce qui surgit et qui va disparaître, selon les hasards du temps et les occasions du monde. Mais ensuite, à cet art premier de l'étonnement, de la perception naïve et disponible, s'en ajoute un autre tout contraire, qui vient après la prise de vue et qui s'exerce non plus sur le motif mais au laboratoire, un autre art alors second, très appliqué celui-ci, conscient de ses moyens autant que patient, qui est l'art de *travailler* le tirage pour en transformer le rendu et conduire celui-ci à son image finale. Les deux postulations affectives de Jean-Jacques Gonzales s'expriment chacune en l'un des deux moments de son double ouvrage photographique : l'adhésion au monde coïncide avec l'instant premier de la prise de vue, le retrait ou le voilement du monde correspond au second temps du travail de retouches.¹

¹ Jérôme Thélot, *Le Travail photographique de Jean-Jacques Gonzales*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, mars 2020, p. 12.

Tout au long de son essai, le critique s'applique à montrer de quelle manière « le travail de l'atelier est un long détour, aussi scrupuleux qu'averti, pour retrouver une émotion singulière que l'objectivation de la prise de vue aura recouverte. »¹ Les horizons, les champs à perte de vue, les rues, les escaliers, les arbres, les fleurs coupées et parfois fanées, une barrière, les instants humains – une main, un morceau de robe, le profil d'un pêcheur – sont les éléments d'un réel vivant et sensible qui a fortement ému Jean-Jacques Gonzales et que Jérôme Thélot nous montre, nous lit, nous explique. La vibration ressentie par le photographe au contact de chaque élément a été pour lui une nécessité incontournable à photographier, à le capturer pour un instant. L'extirpation de l'éphémère de la vie vise à rendre à l'élément photographié son éternité quasi-universelle afin de retrouver en quelque sorte la forme immémoriale des êtres et des choses. Le travail d'atelier est également indispensable car il permet d'intervenir « après coup sur la vue réalisée par l'appareil »², d'opérer un mouvement de « retrait »³ laissant à la fois un autre travail artistique se mettre en place pour cadrer, pour recadrer, pour désécrire, pour réécrire l'émotion première, brute, pour canaliser et pour rendre plus objectif – sans jeu de mots – l'émotion vécue parfois de manière bien soudaine. La deuxième étape du travail ne doit rien enlever à la première et inversement ; Jean-Jacques Gonzales parvient, dans cette complexité artistique, à créer, à donner vie à une œuvre d'art. Le travail sur l'écriture et sur le domaine de l'affectivité est multiple car l'émotion ressentie à un instant précis est unique et circonscrite à ce dernier. La photographie la plonge, la renouvelle voire la fait revivre. Le travail sur l'image a la double tâche, et pas des moindres, de retrouver cette émotion première, et de redonner à la dernière émotion, celle vécue et travaillée dans l'atelier, toute la force de la première. Est-ce possible de faire revivre l'émotion originelle par le truchement de l'écriture et du travail photographique ? Est-ce possible de faire vivre à l'émotion, une telle résurrection ? Sans nul doute. Inconscient ou non, le photographe a enfoui en lui l'affectivité émotionnelle première pour la laisser croître, se répandre en lui afin de l'habiter, de la nourrir et de la pousser quasiment à disparaître. Et au

¹ *Id.*, p. 19.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

moment de cette perte toute illusoire, le travail de l'atelier réveille l'état premier et antérieur de cette émotion. Les traces de cette dernière sont peut-être quelque peu atténuées mais elles demeurent pourtant tellement lumineuses que dans leur version dernière, elles ressortent avec une force renouvelée qui confère à la photographie une autre force quasi magique car « photographiant, travaillant au laboratoire, Gonzales s'ouvre à la nuit de ses affects qui résistent si bien à leur figuration qu'ils ne peuvent s'y imprimer qu'en cette obscurité sans nom où la visibilité même est menacée. C'est alors que se lève une apparition d'avant-dernière minute qui ne se laisse saisir qu'au bord de sa disparition. »¹

Et, c'est tout ce délicat et profond processus de la création photographique qui devient plus qu'un travail, un art, que Jérôme Thélot s'applique sans réserve à nous dévoiler, à nous lire, à nous expliquer, à nous faire vivre et ce, dans une écriture toute poétique. Le photographe se libère de toutes les dualités existantes du réel sensible pour les dépasser encore plus et mieux dans son travail photographique. L'apport théorique et conceptuel, notamment sur la gestion et la présence de la charge émotionnelle, sur les dichotomies blanc/noir, clair/obscur, présence/absence, est ignoré voire totalement réutilisé dans ses contraires afin que jaillisse de ses photographies, même paradoxalement, toute une lumière qui émane peut-être du gris car « ce sont des instabilités d'une couleur encore invue ou déjà enfuie, des dérives d'une plénitude aperçue au moment presque ultime où elle va surgir, ou bien, on ne sait, s'échapper. »² Jean-Jacques Gonzales donne à voir dans ses photographies, à ressentir toute l'énergie vitale du monde vivant, toute la fluidité de la vie s'immiscant dans chaque recoin des éléments qui constituent son existence. Il parvient à dépasser l'immatérialité et l'invisibilité de la transcendance pour la rendre immanente, peut-être dans les flots épars et discrets d'une lumière qui se veut parfois tamisée. C'est bien là une des forces de son art photographique. Et tout l'essai critique de Jérôme Thélot est également œuvre d'art à part entière par les mots choisis avec une grande justesse, par leur force et par leur beauté mais aussi par les émotions que l'auteur fait jaillir dans l'intimité du lecteur. Ce dernier vit une expérience esthétique et

¹ Jérôme Thélot, *Le Travail photographique de Jean-Jacques Gonzales*, op. cit., p. 42.

² *Id.*, p.48.

Marie-Antoinette Bissay: Le Travail photographique de Jean-Jacques Gonzales Jérôme Thélot

artistique rare dont il conserve de manière intacte toute l'intensité et dont il ne peut en retenir le partage. Autre « effet de vie », autre vie de l'Art.